

La danza de la realidad d’Alejandro Jodorowsky

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70456ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2013). *La danza de la realidad* d’Alejandro Jodorowsky. *24 images*, (164), 22–22.

La danza de la realidad d'Alejandro Jodorowsky



Entre les éternelles rumeurs d'une suite au mythique *El Topo* et l'abandon d'un projet produit par David Lynch qui devait mettre en scène Marilyn Manson et Asia Argento, force est d'admettre que l'on n'espérait plus trop voir un nouveau film réalisé par Alejandro Jodorowsky, aujourd'hui âgé de 84 ans. Cette *Danse de la réalité* à laquelle personne ne s'attendait et en laquelle personne ne croyait plus vraiment a donc tout pour surprendre – d'autant plus qu'au-delà de quelques maladroites de mise en scène qu'on lui pardonnera aisément, le cinéaste s'y avère dans une forme étonnante, orchestrant une chronique de jeunesse

FILM DE CLÔTURE DU FNC

surréaliste, à la fois cruelle et onirique, qui évoque le souvenir de l'*Amarcord* de Fellini.

Récit d'une enfance passée sous la dictature combinée du président chilien Carlos Ibanez et d'un père autoritaire vénérant Staline, cette fable peuplée de personnages dont le cœur trop grand porte la souffrance du monde entier, de cortèges de pestiférés et de chorales de mineurs estropiés qui chantent à l'unisson que « la dynamite n'a pas de cœur », semble sortir tout droit d'un autre âge où le cinéma croyait encore à sa propre magie. En effet, il suffit ici que quelqu'un affirme « qu'une seule pierre peut tuer tous les poissons de l'océan » pour que cette prophétie se réalise et que le cinéaste se mette à philosopher sur ce spectacle à la fois horrible et fantastique.

Traitant passionnément à la fois du fascisme et de la foi, ce film indéniablement ambitieux et résolument illuminé, le plus personnel qu'a signé Jodorowsky, nous permet surtout de renouer avec un auteur hors norme, à l'imaginaire éclaté, dont le cinéma multiplie les images fortes, à la fois drôles et sublimes. Comme celle, notamment, de ce père communiste qui détruit en pissant dessus un émetteur radio diffusant les nouvelles économiques et qui, plus tard, trouvera la rédemption en sablant une centaine de chaises avec ses mains paralysées, comprenant ainsi le sens profond du sacrifice. — **Alexandre Fontaine Rousseau**

A Spell to Ward off the Darkness de Ben Rivers et Ben Russell

Le film s'ouvre sur un long plan hypnotique, presque silencieux et se termine dans le fracas furieux d'un concert de Black Metal, nous ayant fait parcourir entre-temps un chemin que rien au début ne laissait soupçonner. Entre ces six minutes magnifiquement simples, filmées depuis le milieu d'un lac nordique au crépuscule, et ce que les 30 dernières minutes du film viendront injecter de force brute à l'expérience sensorielle que les deux cinéastes nous proposent, il nous aura fallu se laisser emporter, frôler parfois la lassitude, pour saisir les mutations qui s'opéraient chaque fois que le film, scindé en trois parties de 30 minutes, basculait d'un chapitre à l'autre. Il avance ainsi en se complexifiant et en se densifiant, comme formé par une accumulation de couches sédimentaires déposées une à une dans le champ de notre perception.

Un homme sans nom (interprété par le musicien Robert A. A. Lowe) traverse tout le film sans prononcer une parole, mais sa silhouette, son visage, l'intensité spectrale de ses traits lorsqu'il se maquille de blanc pour accomplir cet antique sacrifice (mettre le feu à sa maison), la puissance du cri qu'il arrache à son corps pour le mêler aux stridences des guitares de la fin, tout cela irradie le film d'une pure présence venue du fond des âges. En engageant le spectateur, à travers lui, dans une sorte de plongée au cœur du temps, de la nature et du son, les cinéastes cherchent moins à présenter trois formes d'utopie qu'à incarner par le film même trois *moments utopiques*, totalement réalisés dans le présent. On aura d'abord vu



cet homme côtoyer une communauté hétérogène rassemblée dans une forêt d'Estonie, puis livré à la solitude d'un rapport fusionnel à la nature, mais c'est vers sa dernière partie que tout le film converge, vers cette explosion sonore qui n'est nullement étrangère ici à la plénitude du silence du plan d'ouverture. Il y a là, dans l'énergie qui unit les quatre musiciens livrés à une exploration proche de la transe¹, liés à l'assistance dans une sorte de rituel païen millénaire, toute la force primitive que convoque le titre du film : celle qui cherche à conjurer les ténèbres de notre époque. — **Marie-Claude Loïsel**

1. Il s'agit bien d'une version « transcendantale » du Black Metal, antinihiliste et antifasciste, telle que défendue par le chanteur et guitariste Hunter Hunt-Hendrix, présent ici.

PRÉSENTÉ AU FNC